



« Retour à San Francisco »

Par le Général Jacques Marc
Du comité Lyon ouest

Article reproduit
avec l'aimable autorisation de l'auteur
et de l'association
des anciens élèves de l'école de l'air

Section du Rhône et de la métropole de Lyon

Retour à San Francisco

Jacques Marc (EA51- Jeandet)

Invité par son petit-fils pilote de ligne, notre camarade nous présente un séjour express à San Francisco, plein de nostalgie et de promesses. Une belle expérience, une belle invitation au voyage.

Au début du mois de mars dernier, je reçois un coup de fil de mon petit-fils Alexandre, qui est pilote sur long-courrier à Air France: «Papy, tu serais partant pour m'accompagner sur une rotation à San Francisco le mois prochain, départ le 11 avril dans la matinée, retour le 14? Cela nous donnerait tout le temps de se balader cool!»

Je ne suis pas surpris par son invitation car il s'agit en fait d'un vieux projet d'avant Covid, qui s'est trouvé repoussé d'année en année pour de misérables questions domestiques et sanitaires; le temps a passé, imperturbable, et maintenant, depuis que j'ai perdu ma femme il y a tout juste un an, je me suis engourdi chez moi, à Lyon, comme un vieux solitaire dans la routine de la succession des jours sans histoire...

Retour vers le futur

San Francisco, je connais déjà; ma promotion (Jeandet 51) a été formée, pour la plupart, aux États-Unis, et j'ai reçu ma *silver wing* à Greenville (Mississippi) le 8 juillet 1954, cela ne s'oublie pas! 1954 c'est Dien Bien Phu et, plus près de nous autres alors, la guerre en Corée... Il nous restait à suivre deux stages de *gunnery*, le premier sur T33 à Del Rio (Texas) puis à Luke AFB Phoenix (Arizona) sur F84 E Thunderjet. Comme nous étions toujours *ahead of schedule*, nous bénéficions de quinze jours de libres entre les deux. Avec Marcoin nous avons acheté très tôt une Ford (malgré l'interdiction de nos autorités françaises) et nous voilà donc partis pour un dernier périple vers la Californie, Los Angeles,



Le Fisherman's Wharf dans les années cinquante.

Monterey, San Francisco, le Yosemite, la Death Valley, Las Vegas, le canyon du Colorado, l'Utah, les Apaches et Phoenix. Depuis Monterey, la route de corniche était magnifique et, juste avant d'arriver à San Francisco, nous nous sommes arrêtés pour contempler des phoques en train de batifoler (courant de Humboldt) et jeter l'ancre dans un sympathique motel, d'où on pouvait déjà discerner le Golden Gate. Deux ou trois jours fabuleux dans cette ville pleine de charme, avec un caractère cosmopolite et presque latin, son Fisherman's Wharf, ses tramways en pente, et même un petit resto tenu par des Basques français!

Comment allais-je redécouvrir cette ville, près de 70 ans plus tard?

Car ma réponse fuse immédiatement: c'est parti! Bien sûr, un coin de mon cerveau me gronde déjà, et les objections s'accumulent: à ton âge? Tu vas avoir 93 ans en juillet et même si tu n'as pas à

te plaindre question santé, tu as bien les multiples petits pépins liés à la vieillesse: surdité, prostate, jambes lourdes! Tu as pensé à la fatigue du voyage, à la durée du vol, au double décalage horaire? Tu vas revenir en morceaux, si tu reviens! Seras-tu seulement capable de rejoindre Roissy? Et puis, tu risques d'être un boulet là-bas pour Alex, et de lui gâcher son séjour...

L'homme est ainsi fait, c'est un être de raison; mais, Dieu merci, c'est surtout un être de sentiments, qui lui dictent sa conduite, nonobstant son analyse objective des faits. Lorsque raison et sentiments s'accordent, c'est le pied! Mais, le plus souvent, elles divergent, et le choix de la décision est difficile, voire douloureux; l'officier en temps de guerre le sait bien, qui doit parfois étouffer son sentiment pour obéir à sa raison, mais pas toujours et c'est pourquoi un robot ou une intelligence artificielle ne pourra jamais être substitué





à l'homme. Tenez, voulez-vous un cas concret personnel? Il m'est arrivé un jour, au cours de la guerre d'Algérie, d'intercepter une cible, classée hostile par le CDC¹, qui refusait de répondre à tous mes signaux réglementaires en poursuivant son chemin; le CDC me donna alors l'ordre de l'abattre! Songez à l'action d'un robot, d'une IA, ou même d'un pilote de drone à 3 000 km de là. Je n'ai pas obéi à cet ordre, que j'ai jugé erroné, pour ne pas dire plus, et j'ai fait jouer mon imagination: eh oui, si les primates ont aussi, comme nous, une raison et des sentiments, l'homme est le seul à être doué d'imagination, c'est-à-dire du pouvoir de créer du virtuel: vive les poètes, les philosophes et les prophètes, ce sont eux qui font avancer l'humanité, et pas les ingénieurs qui n'arrivent qu'après coup et croient en la machine, leur créature sans imagination qu'ils pensent parfaite.

Ah oui, ma cible hostile? J'ai pu la faire atterrir subtilement sur un de nos terrains.

Un voyage qui se mérite!

Ma décision est sans appel; d'ailleurs, selon un beau proverbe ingouche, «celui qui pense aux conséquences ne peut pas être courageux». On doit se concentrer sur le but à atteindre sans atermoyer, les conséquences, on verra après. Je commence par vérifier que mon passeport électronique, enfoui je ne sais où, est toujours valable; ensuite je dois me faire vacciner vite fait pour que le vaccin soit validé; mon pharmacien consent à m'administrer celui de Sanofi, qui est un vrai vaccin et non un tripotage d'ARN comme les autres; j'ai dû me le faire administrer jadis contre mon gré pour pouvoir visiter ma femme en Ehpad mais je n'ai guère apprécié, et ils ne m'ont pas empêché d'attraper la Covid (pas même une petite grippe! Rien à voir avec la grippe asiatique de 1968 où j'ai bien failli y passer). Là je sais que je vais soulever des polémiques, mais je respecte toutes les autres opinions si on veut bien respecter la mienne. C'est la condition pour pouvoir se supporter mutuellement. Comme disait Montaigne en pleine guerre de religion: «Il n'y a pas là de quoi faire griller un homme.»

Alex se charge des billets et de mon ESTA, entendez «autorisation de voyage», un visa qui ne dit pas son nom, formulaire sur Internet, réponse sous 72 heures, inscrite automatiquement dans la puce du passeport, quelle merveille que l'informatique! Tout baigne, le dernier problème est celui de la rejointe avec Alex, qui habite à la campagne en Normandie, à

deux heures de route de Roissy, mais il est toujours en vadrouille: on finit par trouver une rejointe à Paris la veille, gare de Lyon à 16h30. Interception réussie et nous rejoignons illico la Normandie pour une soirée familiale, et une nuit courte. Départ à 5h30.

Décollage prévu pour 10h20 en Boeing 777-300, il faut être là deux heures avant et croyez-moi, ce n'est pas de trop, car la sécurité à CdG est un vrai parcours du combattant, et les déplacements longs: j'ai bien dû présenter mon passeport une douzaine de fois, avec mon certificat Covid et mon billet avant d'arriver au portail KLM, où il faut attendre un train qui vous emmène vers votre terminal. Mais d'abord la douane. Là, je pense être tranquille car je n'ai que mon bagage à main avec moi; pourtant il est refusé! J'attends donc car j'ai plusieurs personnes avant moi qui subissent la fouille de leur bagage. Quand vient mon tour, la douanière, revêche à souhait, finit par exhumer mon vieux rasoir à main, me fusille du regard comme si j'étais Carlos le terroriste et me le tend droit devant les yeux: je dois le dévisser et lui tendre très doucement la lame usagée; elle appelle à la rescousse un grand malabar qui ouvre au passage ma boîte de savon et finit par convenir qu'il n'y a là ni drogue ni explosif; ils consentent à me laisser passer, visiblement avec regret. Encore 10 minutes de marche annoncées et j'arrive enfin au but avec 20 minutes d'avance au *boarding*, heureux de trouver de quoi prendre un bon petit déj, et faire la pause pipi...

Embarquement à l'heure dite, avec un accueil très chaleureux de tout l'équipage, curieux de découvrir l'oiseau rare, car si la clientèle âgée ne manque pas, je dois battre une sorte de record sur un aller-retour! Il y a trois pilotes pour ce vol de plus de 11 heures (décalage horaire de 9 heures) et une bonne douzaine de personnels de

cabine, qui n'arrêtent pas de s'employer. Nous décollons avec une heure de retard, grève des contrôleurs oblige, et j'entame une petite sieste, découvrant au réveil que nous longeons les fjords de Norvège: notre itinéraire nous a fait bizarrement contourner les îles Britanniques, puis rejoindre l'Islande, traverser le Groenland dans son milieu, puis viser Vancouver, le tout en grande partie au-dessus de la couche, hélas. Des souvenirs anciens remontent à la surface, la visite de la base de Thulé pendant la guerre froide, et un vol touristique vers le Mexique où nous avons survolé le pôle par un temps superbe! J'identifie au passage les plaines enneigées de l'Alberta, découpées par un immense quadrillage parfait. À Vancouver, le beau temps s'installe et nous laisse admirer la descente sur Seattle puis Frisco.

Finalement le voyage ne m'a pas paru si long et je me sens en forme.

Entre dépaysement et nostalgie

SFO² se trouve à une vingtaine de km au sud de la ville, côté rade, proche de la ville de San José, qui est quasiment englobée dans la conurbation, et dispose aussi d'un aéroport international; il y en a un troisième à Oakland, de l'autre côté du Bay Bridge par l'autoroute (rien à y voir sinon son université de Berkeley)!

Débarquement cool, le bus de l'équipage nous attend pour nous mener à l'hôtel, dans le centre des affaires, par une autre autoroute, et là j'ai le moral dans les chaussettes: toute la péninsule au sud de la ville a été urbanisée et la nature, autrefois sauvage, a fait place au ciment et au béton, c'est le cœur de la Silicon Valley, et ses quartiers d'une laideur affichée, à la hauteur de nos banlieues minables, refuges sans âme d'un peuple de fourmis laborieuses. Qu'est devenue ma si belle route de corniche? Je ne peux que l'imaginer au loin derrière cette colline habitée... Dieu merci l'autoroute fait place



Le Golden Gate Bridge depuis la Coit Tower.



Transamerica Tower.



Une bonne pression...

> à une artère urbaine quand nous arrivons en ville: les Franciscains ont sagement refusé les autoroutes urbaines comme à Los Angeles, où elles défigurent la ville; ils sont restés déterminés à préserver leur nature aimable et sa faune sauvage, et je vais découvrir bientôt leur douceur de vivre: voitures, bus, tram, piétons et vélos y font bon ménage; Alex me confiera qu'il avait découvert la ville à vélo, parcouru 70 km dans la journée, traversé le Golden Gate Bridge et même emprunté la petite route en montée sinueuse qui y fait suite (celle que nous avons prise avec Marcoin en quittant Frisco), désertée depuis qu'une autoroute rectiligne perce la montagne d'un long tunnel!

À l'hôtel, notre chambre spacieuse au 17^e étage se trouve comme au fond d'un puits, tant elle est dominée par les

impressionnants buildings voisins; la Transamerica Tower, tout en béton, est l'un des plus hauts et plus reconnaissables grâce à sa forme en pointe. Alex me propose d'aller jusqu'au port, assez proche, pour se dérouiller les jambes, et nous traversons un joli parc où les arbres sont en fleurs. Nous flânonnons avant de rejoindre un pub pour une bonne bière, discuter et finir par manger un morceau. Alex me fait remarquer que, s'il fait grand jour ici, il n'est pas loin de 5 heures du matin en France, et qu'on s'est levés tôt! Allons dormir car il m'a concocté une belle et longue journée le lendemain...

La meilleure façon de découvrir la ville est d'emprunter un bus panoramique qui en fait le tour, jusqu'au bout du Golden Gate Bridge; on en descend quand on veut pour visiter et on en prend un suivant. En fait, San Francisco est une juxtaposition de gros villages aux caractères spécifiques très affirmés et d'une étonnante diversité (depuis China Town jusqu'au quartier gay...), qui partagent un espace fait de collines boisées, où les parcs, petits ou immenses, sont légion; par exemple, nous nous baladons dans l'un d'eux, vaste, orné de statues (Alex me prend en photo devant celle du général Pershing), où flânent de nombreux promeneurs; un écriteau avise ceux qui voudraient pénétrer plus avant dans les bois de faire attention aux coyotes! La matinée passe ainsi, puis c'est le retour au port pour midi. Mon Old Fisherman's Wharf n'est plus qu'une attraction antique, le port s'est démesurément étalé mais on y déguste toujours des plateaux de fruits de mer dans ce qui est devenu, il faut bien le dire, une usine à touristes. Le Pier 39 est un sanctuaire réservé pour les lions de mer qui se vautrent par centaines sur les barges aménagées pour

eux; nous embarquons pour une croisière de deux heures, vers le GG puis Alcatraz. Nous longeons des plages immenses, où il n'y a pas un baigneur car l'eau est trop froide, mais quelques surfeurs imprudents. La rade est si poissonneuse que c'en est le paradis des cormorans, innombrables et voraces! Une journée bien remplie, avec en prime un pub qui débite de la Budweiser, comme au bon vieux temps!

La visite se poursuit le lendemain, en taxi cette fois, c'est très pratique, et s'achève au pied de la Coit Tower, qui surmonte une ravissante colline boisée, d'où le panorama est splendide.

Prêt à recommencer

Et c'est déjà l'heure du retour dans l'après-midi. Un retour bien plus court – 9 heures –, et qui passera comme un éclair, repas, film, dodo puis une main douce qui me réveille: votre petit-déjeuner, nous arrivons dans une demi-heure! C'est Alex qui pose le mastodonte avec ses 293 passagers, pile à l'heure prévue, 10h20, heure de France. Adieu émus avec l'équipage qui m'a si bien dorloté et qui me demande en souriant: «Alors, vous revenez l'année prochaine?» Eh bien, pourquoi pas, ce serait avec joie. Je vais pouvoir attraper le TGV de midi, et j'arrive devant chez moi en même temps que les premières gouttes de pluie. Mais je me sens frais et dispo comme un jeune gardon; un vrai bain de jouvence: alors, les conséquences?

C'est parce que nous n'osons pas que les choses nous paraissent si difficiles! ■

1- Centre de détection et de contrôle.

2- Code donné par l'aviation internationale à l'aéroport de San Francisco.

